Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 1 (1913)

Heft: 7

Artikel: Variété : comment Rousseau comprenait le rôle des femmes

Autor: Mestral-Combremont, J. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248592

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le *Labour Party* (Parti socialiste) a pris à sa conférence annuelle de Pâques une très importante décision : aucun changement dans nos lois électorales ne sera effectué sans qu'une loi sur le suffrage féminin ne soit votée avant ou en même temps. En conséquence, les leaders du Labour Party ont voté la semaine dernière contre le projet d'abolition du vote plural. C'est encore un pas en avant, et un pas très important.

Nos réunions pour les ouvriers ont un grand succès. L'autre soir, j'ai assisté à l'une d'elles, composée en grande partie de mineurs. Tous les sièges étaient occupés, et bon nombre de personnes se tenaient debout. Au commencement, l'assistance fut bruyante, parce qu'elle croyait que nous étions des suffragettes militantes, mais quand elle eut compris qui nous étions, son attention a été soutenue; on n'entendait pas un son dans toute la salle, jusqu'à ce que, finalement, des applaudissements violents et prolongés aient éclaté, et notre résolution a été adoptée à l'unanimité. Il en est de même partout; notre société, l'Union Nationale, se fait écouter de tous, et même nos réunions en plein air sont suivies paisiblement. Mais les réunions de plus petites sociétés, en particulier de la W. S. P. U. (Union Sociale et Politique) sont très souvent dérangées; celles qui ont eu lieu à Hyde Park, à Londres, ont été dispersées, et les femmes ont dû être protégées par la police. Comme le leur rappelle l'assistance, elles ont si souvent interrompu les réunions des autres, qu'elles doivent s'attendre à être traitées à leur tour de la même manière.

Le gouvernement est dans une position assez ridicule quant à la question de la nourriture des prisonnières; on a fait en hâte un projet de loi qui décide de les relâcher quand leur santé est atteinte, puis de leur faire achever leur temps quand elles sont remises. On l'appelle irrévérencieusement « la loi du chat et de la souris ».

Mrs Pankhurst a refusé de manger quand elle était à Holloway, et le gouverneur n'a pas osé la nourrir de force par crainte d'un résultat fatal. A présent elle se remet de son jeûne volontaire dans une clinique. Malgré le courage qu'elle et d'autres avec elle ont montré, nous voyons clairement qu'elles nous ont fait perdre du terrain vis-à-vis du public comme vis-à-vis de la Chambre des Communes.

M. Mc Kenna, le secrétaire de l'Intérieur, qui est responsable du traitement infligé aux prisonnières, sera combattu par nous à la prochaine élection, et nous croyons qu'il perdra son siège au Parlement.

Isabella O. Ford.

Leeds, avril 1913.

VARIÉTÉ

COMMENT ROUSSEAU COMPRENAIT LE ROLE DES FEMMES

Plongée depuis quelque temps dans la lecture des œuvres de Rousseau, je me suis amusée à relever, chemin faisant, les passages qui éclairent sa manière de comprendre la femme. On sait le prestige que, de son vivant et après sa mort, Rousseau exerça toujours sur notre sexe. Nombreuses sont aujourd'hui les femmes qui, à l'exemple de Mme de Staël, de George Eliot, de George Sand, ont pour sa mémoire une sorte de culte. Parmi les grandes dames de son temps, c'était à qui l'aurait à sa table, à qui pourrait faire parade d'une correspondance avec lui : et le citoyen de Genève, qui ne se piquait pas de galanterie, de se soustraire à ces avances (quand il n'y voyait qu'indiscrétion ou vanité) en administrant, au besoin, quelque solide coup de boutoir à ses encombrantes admiratrices. « Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes, dit-il quelque part. Je suis grossier, maussade, impoli par principe, et ne veux point des prôneurs ». Les belles dames, la plupart du temps, ne se décourageaient point ; car si l'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, on conquiert souvent les femmes par des rebuffades.

Elles sentaient d'ailleurs, sans doute, que le « philosophe » ne les méprisait point. Et c'est miracle, en vérité, pour peu que l'on songe aux expériences qu'il avait faites. Enfant sans mère, puis petit vagabond courant les pires aventures, recueilli ensuite par une femme au cœur excellent, mais au sens moral parfaitement nul, à qui il s'attacha sans pouvoir l'estimer ; enlizé enfin, et pour le reste de ses jours, dans une liaison rien moins qu'ennoblissante : ne faut-il pas admirer qu'il ait conservé pour la femme, la famille et l'amour le culte qui lui a inspiré quelques-unes de ses pages les plus hautes et les plus belles ?

Ce n'est point que Rousseau fût féministe, au sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot. Tenons même pour certain qu'il eût été horripilé de tout ce qui se passe actuellement sous nos yeux. Lui, le père de l'individualisme, eût été bien scandalisé du parti que, quelque cent cinquante ans plus tard, on devait tirer de ses doctrines. La « femme seule » d'aujourd'hui ou la Nora d'Ibsen lui eussent semblé les produits monstrueux d'un monde précipité par les funestes progrès de la civilisation au fond du gouffre de la corruption.

Pour Rousseau, comme pour St.-Paul, l'homme demeure le « chef de la femme ». Ecoutons-le : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les principes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur et pour le nôtre ».

La femme qui aspire à se mettre en vedette, à sortir du rang, lui inspire à la fois aversion et pitié :

« Toutes vos misères viennent et viendront de vous être affichée, écrit-il à une jeune fille qui lui demandait des conseils. On n'obtient jamais dans l'opinion des autres la place qu'on y prétend... c'est bien pis encore dans une femme qui, voulant se faire homme, met tout son sexe contre elle et n'est jamais prise au mot par le nôtre... Elle n'a jamais précisément ce qu'elle veut, parce qu'elle veut des choses contradictoires, et qu'usurpant les droits d'un sexe sans vouloir renoncer à ceux de l'autre, elle n'en possède aucun pleinement. Vous vouliez briller, vous vouliez primer, et vous vouliez être aimée : ce sont des choses incompatibles. Il faut opter ».

Ce n'est pas, certes, que Rousseau méconnaisse l'importance et la beauté du rôle de la femme. Seulement ce rôle, pour lui, doit se jouer tout entier au sein de la famille. C'est là que la femme, soumise en apparence, règne en réalité ; c'est de là qu'elle doit gouverner le monde. Aussi ne saurait-on donner trop de soins à former le cœur, l'âme, l'esprit et le corps de la jeunesse féminine. « On ne sent point assez quels avantages naîtraient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu ». Et ailleurs : « Il est certain que les entretiens intéressants et sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres ».

Si les femmes consentent à ne pas sortir de la sphère que leur assigne la nature, pense Rousseau, elles trouveront sûrement le bonheur, et jouiront par surcroît d'un pouvoir presque illimité. « L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique... J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur, s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là... La femme à la fois honnête, aimable, et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot qui soutient l'amour par l'estime, les envoie (les hommes) d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît. Cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté ».

Terminons cet exposé rapide, et forcément bien incomplet, des idées de notre grand compatriote relativement aux femmes par une dernière citation, qui nous livre peut-être le secret de l'ascendant qu'il exerça sur elles : « Qui veut être méprisé des femmes? dit-il dans l'*Emile*. Personne au monde, non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi, qui leur dis des vérités si dures [1], croyez-vous que leur jugement me soit indifférent ? Non ; leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs, souvent plus femmes qu'elles ! »

J. de Mestral-Combremont.

[1] Il vient de déclarer que la femme, au point de vue des facultés intellectuelles, ne saurait prétendre au même rang que l'homme.

De-ci, De-là...

Voici encore quelques détails sur le Congrès de Budapest, dont nous publierons le programme complet dans notre prochain numéro :

« Le fonds du Congrès a été enrichi, jusqu'à présent, par divers moyens. D'après la motion de Mme la baronne Georges Banffy, il a été décidé, lors d'une séance du Comité des finances, de quêter jusqu'au moment du Congrès, auprès des invités des réunions particulières mondaines. Des centaines de couronnes ont été ainsi réalisées. Sur la proposition d'une dame qui est propriétaire d'un grand magasin, plusieurs marchands retiennent, en changeant de l'argent, une bagatelle au profit du Congrès. Dans plusieurs familles, les enfants ont fondé des caisses d'épargne en faveur du Congrès. Les « trois fillettes Meller », la petite comtesse Haller, et Jancsi Kozma, collégienne, suffragette depuis sa quatrième année, sont avec leur collecte à la tête de la petite bande zélée. Une autre collégienne n'aide ses camarades dans leurs devoirs que contre un payement à la caisse du Congrès. Nous devons une autre subvention à une représentation cinématographique, dont les revenus ont été cédés par le généreux propriétaire. Le bon exemple a été suivi par des entrepreneurs de province. Le sport a prêté main-forte. Deux notables clubs de football ont tenu un match en faveur du fonds du Congrès. Nous devons aussi une somme respectable au Comité d'artistes, présidé par la comtesse Katinka Pejacsevitch et l'artiste Ritta Boem. Les meilleurs de nos peintres et sculpteurs des deux sexes nous ont offert environ 60 ouvrages d'art, qui ont été vendus aux enchères. Le sympathique et spirituel écrivain et directeur du cabaret d'artistes, Endre Nagy, fonctionna en qualité de crieur.

« Les fêtes de parc, les bazars, les conférences de propagande, arrangés durant l'été dernier dans d'élégantes stations balnéaires, surtout à Trencsén-Teplicz, Tartrafüd et Tâtra-Lomnicz, obtinrent un grand succès, tant d'argent que de propagande. Des Hongroises ont fait aussi des conférences dans des stations étrangères. Une propagande amusante est le poème comique du directeur Endre Nagy, déclamé journellement dans son cabaret d'artistes. Le directeur, qui, comme membre de notre Comité d'artistes, a assisté à une de nos assemblées financières, plaisante nos efforts pour recueillir de l'argent. Différents départements et municipalités ont récemment contribué au fonds.

« Des épisodes touchants démontrent combien l'importance de notre cause est connue de toutes les classes du peuple. L'Union des paysannes du village Balmasujvàros a envoyé 63 couronnes, dont ces femmes, excessivement pauvres, ont fait la collecte. Nous apprécions ce don plus que d'autres plus riches, parce que c'est vraiment un grand sacrifice en faveur de notre cause. Nous apprécions également les 3 couronnes, que nous avons reçues de la manière suivante. Un membre de notre Comité exécutif a été invité à dîner dans une ville de province chez des amis. En partant, elle voulut donner 3 couronnes de pourboire à la cuisinière; celle-ci lui dit: « Je ne puis rien économiser pour le Congrès, parce que je veux entretenir mon fils illégitime comme il faut, ce qui dévore tout mon salaire; mais je sais bien qu'il est de mon devoir de montrer que je suis reconnaissante du mouvement, qui veut améliorer le sort de toutes les femmes; donnez, s'il vous plaît, l'argent à la caisse du Congrès. » Un bazar de Noël, avec conférences de la comtesse Teleki, de l'écrivain illustre Terka Lux, et de la suffragiste anglaise Cicely Corbett, rapporta également une somme considérable.

« Comme membre du Congrès, on peut se faire inscrire individuellement ou par corporation. La taxe s'élève à 10 fr. par membre. »

* * *

La Société médicale de Genève, une des doyennes des compagnies savantes genevoises, qui, jusqu'à présent, avait tenu à l'écart les femmes médecins, vient de rompre avec cette tradition, en acceptant comme membre Mme Dr Marie Huguenin. Nos félicitations.

* * *

Le gouvernement américain a confié à une femme, Mrs. Roger, les fonctions de receveur des domaines à Leadville, dans le Colorado, avec des appointements de quinze mille francs par an. Le secrétaire d'Etat donne comme motif de ce choix qu'aux Etats-Unis, on peut mieux compter sur les femmes que sur les hommes pour le maniement de l'argent.

La Lutte anti-tuberculeuse par le Dispensaire [1]

La tuberculose, plus que toute autre maladie, est une maladie sociale. L'agent contagieux, le bacille, joue évidemment un rôle dans sa propagation, mais l'autre facteur, le terrain, et par suite les conditions de vie du malade, ont une importance plus grande encore. D'une façon générale et considérée en masse, on peut dire que la tuberculose est une maladie de misère, curable dans de bonnes conditions matérielles suivies. On l'a reconnu : de plus en plus, actuellement, la lutte antituberculeuse, qui, jusqu'à ces dernières années, s'était cantonnée dans la cure des tuberculoses avérées, se transforme en une lutte contre les causes de la maladie et son évolution au début.

L'hospitalisation de tous les tuberculeux étant une impossibilité, le pivot de l'armement antituberculeux actuel est devenu le dispensaire, centre où convergent tous les efforts, et qui a l'avantage de convenir à tous les degrés de la maladie : aux malades qui ne peuvent aller aux sanatoria ; à ceux qu'il faut aiguiller vers le sanatorium ; à ceux qui sortent du sanatorium, et qu'il faut continuer à suivre.

Il nous semble possible de donner la synthèse de tous les différents systèmes de dispensaires, puisqu'elle est représentée à Paris par un dispensaire type, qui a voulu quitter, à cause de la généralisation de ses services, le nom de dispensaire, pour prendre celui d'Office antituberculeux. C'est un organisme très complet, où se pratiquent avec méthode la cure, la prophylaxie, l'assistance et l'éducation antituberculeuse. C'est pourquoi nous croyons intéressant de l'étudier ici avec quelque détail.

Organisé en 1905 par MM. Robin et Siegfried, à l'hôpital Beaujon, il compte actuellement entre onze et douze mille malades. Les services y sont assurés, par un comité médical, par

[1] La lutte antituberculeuse étant au programme d'un grand nombre de nos Sociétés féminines, nous pensons rendre service à nos lecteurs, en reproduisant, avec l'autorisation de l'auteur, quelques fragments d'un article qu'une de nos colloboratrices de Paris, très compétente en pareille matière, a écrit pour la *Grande Revue*. (*Réd.*).